

Zeitschrift: La Croix-Rouge suisse
Herausgeber: La Croix-Rouge suisse
Band: 58 (1949)
Heft: 3

Artikel: Extraits du journal d'un délégué
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-549398>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 12.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>



Transport
de prisonniers

Extraits du journal d'un délégué

14 mai 1948.

Je suis aux abords de Jérusalem; à l'intérieur de la ville, le chef de la Délégation du C. I. C. R. m'attend. Je dois le rejoindre à tout prix, car j'ai d'importantes nouvelles à lui communiquer.

Mais la bataille fait rage, la route est prise entre deux feux. Tant pis, nous devons passer. Dans la voiture, mon chauffeur et moi-même allumons chacun une cigarette, nous jurant d'arriver de l'autre côté des lignes avant qu'elle ne soit éteinte.

Nous avançons. Penché à la portière, je brandis un drapeau de la Croix-Rouge, bientôt troué par les balles et jeté à terre. Nous avançons encore, jusqu'au premier avant-poste arabe. La discussion s'engage alors entre mon chauffeur, qui hurle, penché hors de la voiture, et des personnages invisibles derrière les sacs de sable, dont les voix nous parviennent assourdies. Quelques minutes, qui nous semblent des heures. Les balles sifflent autour de nous... et nos cigarettes sont éteintes! Enfin, nous obtenons le passage.

Deux cents mètres plus loin, la route est obstruée devant un nouvel avant-poste. Et de nouvelles voix invisibles, derrière le mur de sable, qui cette fois refusent catégoriquement d'ouvrir le barrage sous le feu de l'ennemi. Je dois me débrouiller, avec l'aide de mon chauffeur. Il nous faut trois-quarts d'heure pour démonter la barricade, faire avancer la voiture et remettre en place pierres, barils et sacs de sable!

15 mai 1948.

Après une nuit passée dans les lignes arabes, nous tentons une nouvelle fois notre chance. Une autre bataille se déroule entre le siège de la Délégation et nous, en pleine ville de Jérusalem.

Le dernier poste arabe est franchi et, à grand renfort de coups de klaxon, nous nous engageons dans le no man's land.

Les mitrailleuses crépitent sans arrêt, et sans arrêt les balles font entendre leur sifflement exaspérant. La route, peut-être, est minée...

Nous stoppons enfin devant les premières positions juives. Un officier s'avance en rampant, et avec son consentement nous nous mettons à couvert derrière un bâtiment. La voiture est inspectée, le chauffeur minutieusement fouillé. Mon chauffeur arabe intrigue considérablement l'officier, qui ne peut admettre son passage à travers le Quartier juif.

Nous parlementons, l'officier juif ne veut rien savoir, et je refuse catégoriquement de me séparer de mon brave chauffeur; ce dernier retournera plutôt dans les lignes arabes et l'officier portera seul la responsabilité de l'échec de ma mission.

Finalement, ce dernier argument porte et, quelques instants plus tard, nous atteignons le siège de la Délégation, sans que notre voiture ait reçu une seule balle!

22 mai 1948.

Le Comité Arabe me demande d'intervenir auprès de l'Agence juive pour qu'un certain nombre de soldats arabes morts soient enlevés et enterrés dans un cimetière arabe.

L'Agence juive donne son accord et je pars avec un convoi de deux camions. Prise de contact avec l'officier juif du secteur, qui m'accompagne très aimablement. Mes deux chauffeurs sont allés chercher des brancards et, ensemble, nous procédons à la levée des corps du quatrième étage d'un immeuble locatif. Le travail n'est pas des plus faciles... ni des plus agréables! Les escaliers sont étroits, la chaleur accablante... et l'odeur insupportable. Un des chauffeurs devient malade, et je dois terminer l'opération avec le second.

Nous passons ensuite à un autre secteur. Mais l'officier qui me reçoit se montre parfaitement désagréable et refuse de rien faire pour m'aider. Je me mets donc en chasse et, guidé par l'odeur, je parviens devant une caverne littéralement bouchée par un essaim de mouches. Dans la caverne se trouve une quantité de corps entassés pêle-mêle. C'est ce moment que choisit mon second chauffeur pour tomber malade à son tour.

Je reprends donc ma voiture et me rends à l'Hôpital juif pour chercher du renfort. Une heure plus tard, je suis à nouveau devant la caverne, avec six brancardiers. Le travail commence, mais, l'un après l'autre, mes six brancardiers deviennent malades. Je n'ai plus, comme aide, qu'un brave journaliste américain, qui a déniché un morceau de fil de fer, que nous attachons aux pieds ou aux bras des cadavres; ensuite, tant bien que mal, nous tirons les corps dans un pré voisin. Mais la nuit nous surprend avant que nous ayons pu terminer.

23 mai 1948.

Je suis à nouveau devant l'entrée de la caverne, cette fois accompagné d'un médecin juif et d'une équipe de 15 fossoyeurs. Mais il était écrit que je ne parviendrais jamais à bout de mon macabre travail! A peine avions-nous commencé que nous sommes pris sous un violent tir d'infanterie, provenant des lignes arabes. J'avais pourtant informé le Quartier général arabe de mon intention de poursuivre l'enlèvement des corps, et lui avais demandé de veiller à ce que les troupes ne tirent pas sur ce secteur.

Malgré un téléphone au Quartier arabe pour lui rappeler ma présence, le feu redouble d'intensité. Nous quittons l'entrée de la caverne pour nous réfugier dans un trou d'obus, qui nous semble offrir une relative sécurité. Quelques-uns de nos fossoyeurs sont contraints de rester dans la caverne, préférant sans doute l'asphyxie à la fusillade!

Au feu de l'infanterie succède le tir de l'artillerie. Un obus tombe à moins de cent mètres de nous; la situation devient intenable. J'avoue même avoir eu vraiment peur. Puis un soldat juif me crie que les Arabes sont en train d'attaquer la position, aussi je décide de faire évacuer les fossoyeurs juifs, ne voulant pas prendre sur moi la responsabilité de leur faire courir le risque d'être capturés par les Arabes. Deux chauffeurs restent pour conduire le camion chargé de cadavres, tandis que le médecin juif et moi-même rejoignons comme nous le pouvons ma voiture. Sous les feux croisés de l'infanterie et de l'artillerie nous quittons ce secteur devenu vraiment trop bruyant!

Je me précipite au Quartier général arabe pour faire part de mes plus vifs regrets de n'avoir pas pu procéder à l'enlèvement de tous les corps et j'informe ces messieurs que je renonce à retourner dans ce secteur; je demanderai aux Autorités juives de faire le nécessaire pour l'inhumation des derniers cadavres.



M. Paul Ruegger, président du C.I.C.R., quitte le Government House, siège de la Délégation du C.I.C.R. à Jérusalem, pour se rendre à la vieille ville arabe.

Un convoi du C.I.C.R. sur la route d'Aman à Jérusalem.

Depuis le début de son action et jusqu'à fin décembre 1948, le C.I.C.R. a déjà distribué de grandes quantités de vivres et médicaments, qui ont permis d'enrayer les épidémies qui menaçaient de se déclarer et d'atténuer dans une certaine mesure la misère des 700 000 réfugiés qui se trouvent dans certaines régions de Palestine.

